

§ II

Palais de Hatra. — Caractères particuliers de l'architecture et de la décoration. — Palais de Babylone. — Monuments funéraires de Warka. — Ruines du palais arsacide de Suse.

Situés sur la rive droite du Tigre, au sud-ouest et à 140 kilomètres environ de Mossoul, le palais et les ruines de El Hadre ont été décrits pour la première fois par Layard et visités depuis par quelques voyageurs¹. On ne peut hésiter à reconnaître sous la forme transparente de El Hadre et dans les coordonnées géographiques les ruines de Hatra, place forte qui arriva sans doute à son apogée vers le commencement du deuxième siècle de notre ère. C'était alors une cité populeuse, placée sous la sauvegarde d'ouvrages puissants. Un temple dédié au soleil, enrichi de précieuses offrandes, la rendait célèbre entre toutes les villes de la région. Hatra ne s'enorgueillissait pas seulement du nombre de ses habitants, de l'épaisseur de ses murailles, de la richesse de ses temples, elle était surtout fière d'avoir par deux fois arrêté les armées victorieuses de la République².

Les remparts de la cité furent témoins de l'échec de Trajan, qui se vit arracher par Chosroès I^{er} les bénéfices des pénibles campagnes de 115 et de 116; plus tard, quand Septime Sévère voulut venger les défaites de Crassus, d'Antoine et de Trajan, le suréna qui commandait à Hatra pour Vologèse IV, résista aux assauts dirigés contre la ville par l'ingénieur Priscus et força l'empereur à

1. Ross, *Journal of the royal geographical Society*, 9^e volume, art. XXII, p. 467 à 470. — Rawlinson, *The sixth monarchie*, p. 372 à 382.

Fergusson, *History of architecture*, t. II, p. 423 à 425.

Les renseignements et les figures donnés par ces auteurs présentent des différences notables et des défauts de concordance inexplicables. Je me suis attaché à ne reproduire que les documents les moins divergents.

2. Arrien, *Frag.*, 15. — Dio Cassius, LXVIII, 31 et LXXV, 10. — Herodian, III, 1 et 28. — Arrien, *Frag.*, 6.

lever le siège après vingt jours d'attaques infructueuses (198). En 363, la glorieuse place forte était détruite, « ...*vetus oppidum in media solitudine positum olimque desertum... oppidum quod diruendum adorti temporibus variis Trajanus et Severus principes bellicosi, cum exercitibus pæne deleti sunt*¹ ». Au temps de sa puissance elle était la résidence de rois arabes qui comptaient parmi les principaux tributaires de la monarchie parthe.

Les historiens anciens ont si bien préparé la tâche de l'archéologue, que le monument de Hatra, avant toute discussion, doit être rangé au nombre de ceux qu'élevèrent les grands vassaux des Arsacides durant les trois premiers siècles de notre ère. La description des ruines révélera quelques détails nouveaux et précisera des faits utiles à connaître.

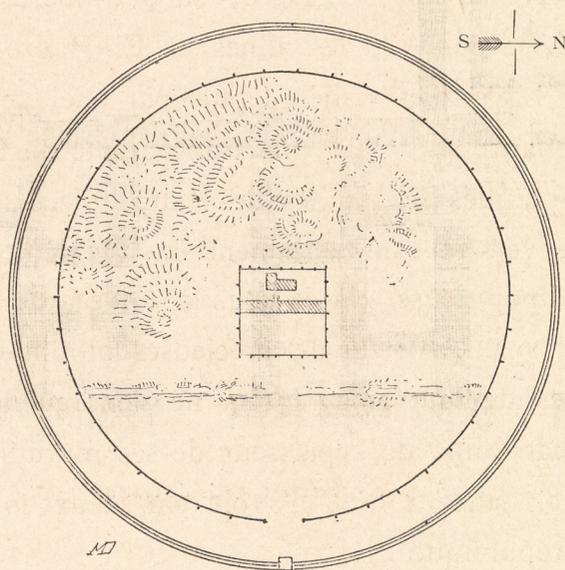


Fig. 6. — Plan d'ensemble de Hatra.

Les ruines des monuments de Hatra sont entourées d'une fortification circulaire de 1050 mètres de rayon (fig. 6).

L'enceinte (fig. 6) se compose d'un avant-mur épais construit en grosses pierres, d'un fossé et d'un rempart flanqué de quarante-deux tours distantes d'axe en axe de 160 mètres; elle est percée de quatre portes, la principale regarde l'orient. Deux forts détachés, situés l'un au nord, l'autre à l'est et construits sur des hauteurs, commandent les approches de la place et complètent les défenses extérieures.

1. Ammien Marcellin, XXV, 8.

Le terrain compris dans le retranchement est coupé par un canal en deux parties inégales. Dans le plus grand secteur on retrouve les vestiges d'une seconde enceinte, rectangulaire celle-ci, longue de 240 mètres, large de 210, et défendue comme la première par des tours flanquantes. On franchit une nouvelle porte, on pénètre dans une vaste cour qui tient toute la largeur du réduit, puis enfin dans l'édifice. Il est divisé en deux corps de logis : l'un, appuyé au mur de clôture, se compose d'une quantité de petites chambres mal relevées ; l'autre, isolé, comprend quelques vastes pièces voûtées, dont la décoration est parfois originale.

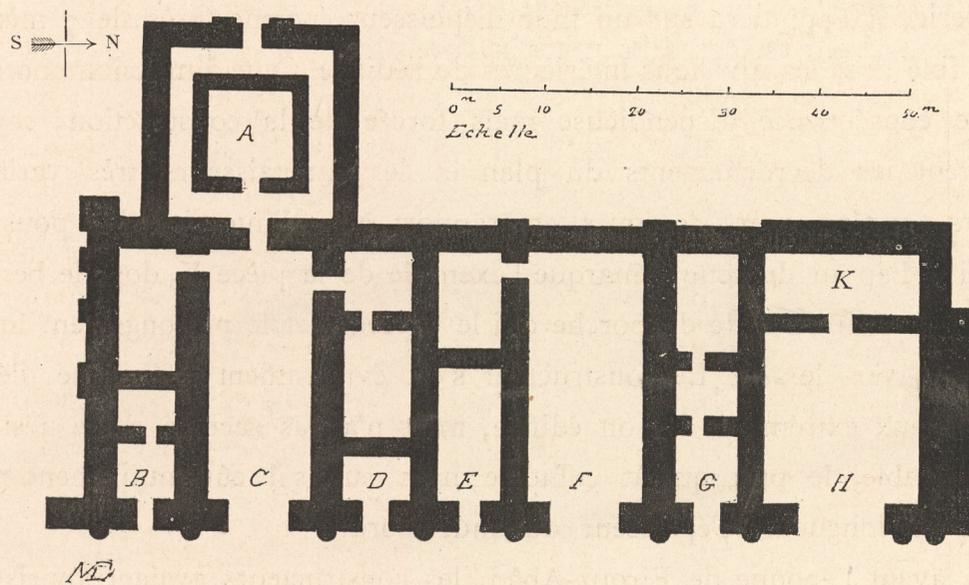


Fig. 7. — Plan du palais de Hatra.

Le plan de l'édifice (fig. 7) répond à un type bien connu. Il comprend, sur 90 mètres de façade, trois de ces grands porches voûtés ou *talars* si particuliers à l'architecture de l'Iran, quatre petits porches, un certain nombre de pièces secondaires et une salle carrée A rejetée en arrière de l'alignement général.

C'est, dans un groupement un peu différent, la disposition de Sarvistan et de Firouz-Abâd¹.

La timidité du constructeur est toujours une des raisons déterminantes des divisions et de la physionomie du plan. La poussée des berceaux, poussée que redoutèrent toujours les constructeurs, fut contre-butée, à Firouz-Abâd, par les salles latérales normales au vestibule central. L'architecte de Sarvistan recourut

1. *Supra*, vol. IV, pl. III et XIII.

à un autre procédé et remplaça un mur uniformément épais par des contreforts intérieurs, substitution ingénieuse et pratique, car la largeur des galeries de Sarvistan est de beaucoup inférieure à l'ouverture du grand berceau de Firouz-Abâd. Le constructeur de Hatra se proposa également de tourner des voûtes cylindriques de 14 à 15 mètres de portée. Condamné par la forme même du terrain à restreindre la profondeur de l'édifice, il aligne côte à côte les pièces que comporte le palais, et annule les grandes poussées des arcs par l'interposition de salles de moindre largeur placées comme des culées évidées entre les berceaux. Et, s'il est contraint de terminer son monument par une large galerie, il l'appuiera sur un mur d'épaisseur énorme (près de 7 mètres), incompatible avec les divisions intérieures de l'édifice. Cette dimension anormale était une conséquence dispendieuse mais forcée de la construction, comme le prouvent les décrochements du plan et les surépaisseurs très variables des murs, surépaisseurs toujours en rapport avec l'intensité des poussées. Je citerai à l'appui de cette remarque l'exemple de la pièce K, dont le berceau est perpendiculaire à l'axe du porche qui le précède, et le prolongement inutile de la façade vers le sud. Le constructeur s'est évidemment préoccupé d'équilibrer les deux extrémités de son édifice, mais n'a pas sacrifié, à ce désir au reste discutable, le prix qu'eût coûté le mur sud s'il eût inutilement reçu, sur toute sa longueur, l'épaisseur du mur nord.

Bien avant l'époque de Firouz-Abâd, les constructeurs avaient appris que la poussée des voûtes était d'autant moins dangereuse que l'on éloignait davantage les masses résistantes du point d'application des forces actives. On constate en effet que les coupoles ont toujours un diamètre très inférieur à la largeur apparente des salles couvertes et que ce résultat est atteint en dédoublant le mur d'enceinte; le revêtement intérieur est utilisé comme support et la face extérieure comme culée.

L'espace ménagé au centre des maçonneries peut servir de galerie de circulation, tel est le cas de Firouz-Abâd¹, à moins que le revêtement interne dont le rôle vient d'être défini ne soit évidé, ainsi qu'à Sarvistan², et remplacé par un arc formeret. Le premier parti fut adopté à Hatra.

Derrière le vestibule de gauche on voit, en A, une pièce carrée, de

1. *Supra*, vol. IV, p. 33, et pl. IX, X et XI.

2. *Supra*, vol. IV, pl. III, IV et V.

13 mètres de côté, que recouvrait certainement une voûte hémisphérique et qui joue dans l'édifice le rôle de la grande salle à coupole de Sarvistan.

Si l'on en croit un explorateur anglais, il aurait régné un étage au-dessus de certaines pièces; M. Ross aurait même découvert les ruines d'un escalier. Je suis prêt à adopter cette manière de voir s'il s'agit des petites salles, mais je ne pense pas que les grands vestibules aient jamais été couronnés de constructions; en tous cas, il n'en pouvait exister sur la pièce carrée recouverte d'une coupole.

Dans toutes les ruines, on ne trouve, hormis les portes, que deux petites fenêtres situées dans le vestibule coudé qui entoure la salle carrée. Un Occidental, mal fait à l'idée d'habiter un monument sans ouvertures, croit volontiers que l'on étouffe et que l'on marche à tâtons dans les pièces qui ne sont pas en relations directes avec l'atmosphère. C'est une erreur. Sauf les régions voisines de la mer ou de quelques montagnes, rafraîchies par des brises fraîches, la Mésopotamie et la Susiane sont tellement embrasées, que le seul palliatif contre la chaleur diurne se trouve dans des murailles épaisses et des pièces hermétiquement closes. Aussi bien, si le talar est une nécessité de la vie orientale, un abri offert aux nombreux visiteurs et aux clients, forcés par métier de s'accommoder de toutes les températures, on trouve toujours, joignant ces grandes pièces, des retraites aux ouvertures étroites et rares, et, lorsque le terrain s'y prête, des serdabs ou caves, atteignant parfois 10 mètres de profondeur; quant à la lumière, elle est si claire et si éclatante, que l'on ne saurait l'empêcher de pénétrer dans des pièces, qui, sous nos climats brumeux, seraient plongées dans une obscurité profonde. J'ai déjà fait cette remarque en décrivant l'apadâna aux cent colonnes de Persépolis¹.

L'examen statique du plan ne révèle aucun progrès constructif, je ferai une remarque toute contraire quand j'aborderai l'étude des monuments sassanides. Jusqu'ici on devine toujours le désir de faire grand sans cesse contrarié par la crainte de faire insolide. L'art de composer un édifice a même décliné depuis l'époque des Achéménides. Combien, malgré la richesse de l'ornementation et certains raffinements d'appareils, le palais de Hatra est inférieur aux barbares mais grandioses châteaux du Fars! Il ne faut pas accuser

1. *Supra*, t. II, p. 38, note 1.

la civilisation parthe; la décadence constatée sous les derniers Artaxerxès ne pouvait être enrayée par des princes moins épris d'architecture que des choses de la guerre. La construction proprement dite, considérée au point de vue spécial des formes architectoniques et de l'équilibre des forces, ne présente donc pas un intérêt particulier. Il en va tout autrement de la mise en œuvre des matériaux et de l'ornementation.

Tout l'édifice est bâti en calcaire brun. Les lits des pierres et leurs joints sont taillés et ajustés avec soin. L'influence asiatique se trahit dans l'aspect général de la façade composée d'arcs portés à la manière perse sur des pilastres ou des demi-colonnes liées à la maçonnerie. L'appareillage des arcs et des archivoltes est d'une correction toute romaine.

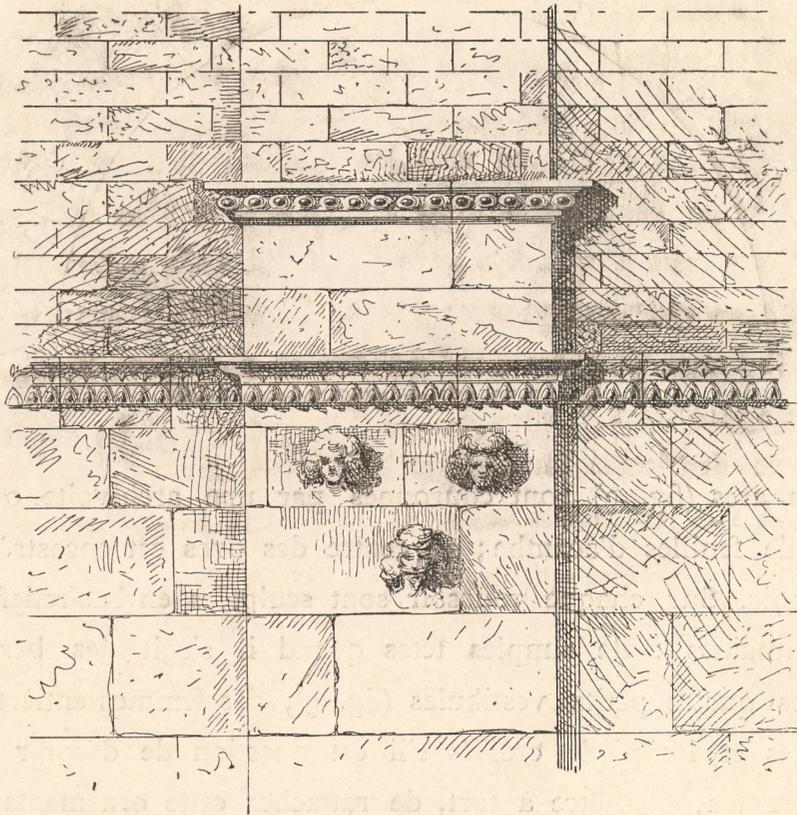


Fig. 8. — Palais d'Hatra, détail d'un pilastre.

La modénature (fig. 8 et 9) est également occidentale. Ce sont bien là les profils dont les architectes de la République dotèrent leurs œuvres. Tous ces détails ont leur valeur, car ils dénotent encore chez l'élite des Perses

le goût, signalé par Hérodote, des ornements étrangers¹. Autre singularité curieuse et d'importation occidentale, les petites portes et les fenêtres, au lieu d'être voûtées, sont rectangulaires et terminées à leur partie supérieure par un linteau de pierre.

J'arrive enfin à la partie vraiment originale de la décoration architecturale.

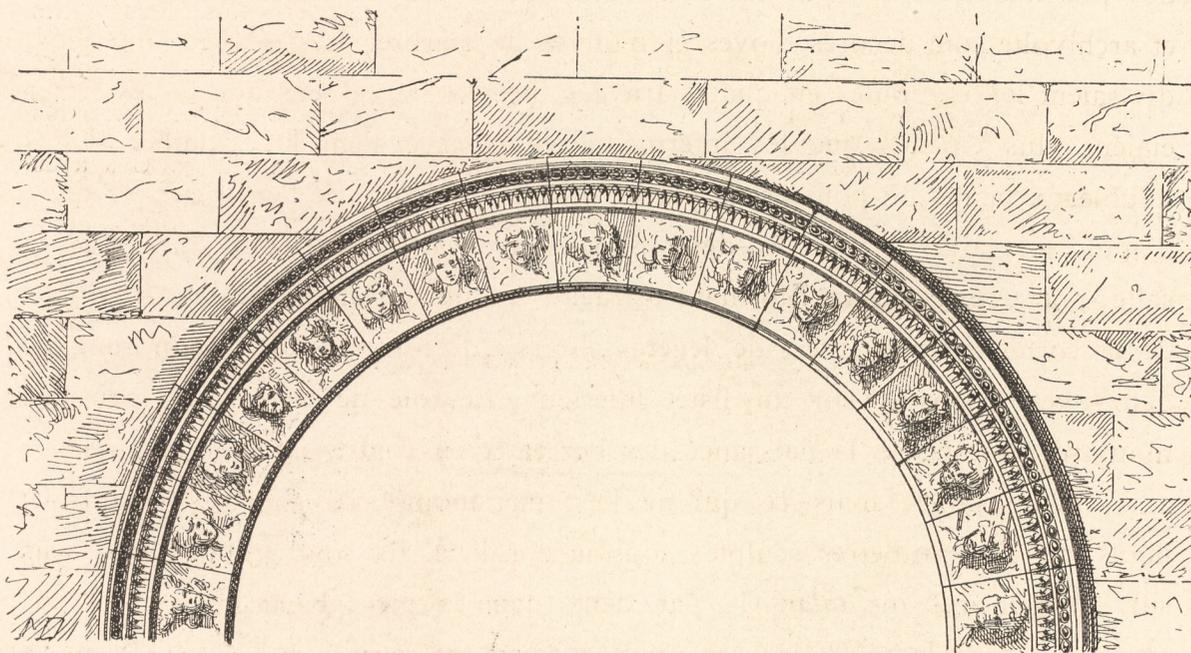


Fig. 9. — Palais d'Hatra, détail d'une archivolte.

Tous les arcs (fig. 9) sont couronnés par une archivolte ornée d'oves allongées et de feuilles d'acanthé; au centre des oves est encastrée une olive de marbre noir. Sur chaque voussoir sont sculptées en bas-relief des représentations humaines : de simples têtes quand il s'agit des berceaux jetés au-dessus des quatre petits vestibules (fig. 9), des femmes entières ayant les jupes flottantes et les pieds croisés s'il est question de décorer les grandes baies. On essaiera, peut-être à tort, de rattacher cette ornementation androcéphale à celle de la vieille porte de Volterra. Il en est de la porte de Volterra comme des courbes brisées ou ogivales. On les retrouve dans les monuments les plus anciens; seuls pourtant les architectes du moyen âge firent de l'ogive la base d'un système de construction. De même on découvrira peut-être des

1. Hérodote, I, 135.

mascarons sur quelques monuments antiques; mais c'est à Hatra, pour la première fois, que la tête humaine concourt à l'embellissement architectonique d'un édifice. Des têtes associées aux olives de marbre garnissent encore les voussours et les couronnements des pilastres intérieurs et extérieurs.

La composition des chapiteaux (fig. 8) est elle-même des plus singulières. Les angles de chaque baie et les grandes salles d'Hatra comportent des pilastres terminés par un listel carré, une doucine et deux filets; listel et archivolte sont décorés d'oves et d'olives de marbre. Les pilastres intérieurs divisaient les vestibules en quatre travées inégales en ce sens que les extrêmes étaient plus étroites que les intermédiaires et recevaient la retombée d'arcs doubleaux peints ou poussés au plâtre, tout comme ceux de l'extérieur servaient d'appui aux arcs de tête. Au-dessous des chapiteaux règne, tout autour de la salle, une légère corniche formant astragale sur les pilastres; le talon supérieur de la corniche est couvert de légères fleurs qui correspondent à un rang de demi-oves disposées sur un listel inférieur. Le rôle de ce dernier corps de moulure qui accuse la naissance des berceaux en contre-bas des tailloirs est assez inexplicable, mais ce qui ne l'est pas moins, ce sont les mascarons hauts de 65 centimètres sculptés sous la corniche. Ils sont groupés par trois sur les pilastres du *talar* C, par deux dans la pièce F. Il ne semble pas en exister dans la pièce H; ses murs auraient été garnis, si j'ai bien compris l'explication un peu confuse des auteurs anglais, d'une rangée de dix têtes humaines portées sur des corps de taureaux se dégageant du mur à partir des épaules. Cette procession régnait à 3^m,50 du sol.

Dans les deux pièces où il se trouve des pilastres et au-dessous des archivoltes des petits arcs, le sculpteur a reproduit les masques les plus différents: ici une tête d'enfant, là une tête ailée de jeune femme. A d'autres l'artiste a donné un regard féroce, des cheveux en désordre, ou la coiffure ophidienne des Furies. Quelques hommes ont l'air placide et fier; un vieillard, nommé Ruzi par les Arabes, jouit d'une moustache abondante et porte la barbe divisée en deux parties tordues à la manière des brins d'un câble. La plupart des mascarons portent un bandeau qui fait deux fois le tour du crâne; la pupille et la prunelle entourées d'un cernage profond donnent à tous un regard vivant.

Le dessin et le modelé corrects de cette décoration androcéphale en augmentent singulièrement l'effet.

A part les coiffures imitées des perruques des rois parthes et quelques profils sémitiques, on ne découvre dans cette succession de masques aucun trait particulier des arts orientaux. En revanche, l'empreinte des écoles gréco-romaines est partout manifeste.

Non moins étrange que la décoration des vestibules est le couronnement de la porte qui conduit du vestibule C à la salle carrée (fig. 10)¹.



Fig. 10. — Linteau de la porte de la salle A.

On retrouve dans ce linteau tous les éléments de l'entablement persépolitain avec sa haute corniche formant zoophoron, sa frise denticulée et peut-être même l'architrave dissimulée sous des feuilles d'acanthé.

Les moulures qui comprennent la corniche sont couvertes des dessins déjà décrits, le zoophoron est orné de têtes et d'animaux symboliques dont on ne saurait apprécier sur un dessin la valeur artistique.

Quant aux denticules formés par une succession d'encorbellements, ils rappellent à la fois les constructions en briques et l'ornement triangulaire si commun chez les Perses.

Les feuilles d'acanthé paraissent l'œuvre d'une main exercée.

Quelques voyageurs parlent bien encore de griffons que l'on apercevrait sur la façade entre la quatrième et la cinquième baie; mais les explications et les plans assez dissemblables que les uns et les autres ont fournis ne permettent pas de retrouver la place de ces sculptures. Je suis forcé de les signaler sans donner à leur sujet d'autres renseignements.

Quelles conclusions tirer de cet ensemble de constructions et de décors?

L'édifice de Hatra dans son plan et ses grandes lignes est un monument

1. D'après Rawlinson, *loc. cit.*, p. 379.

perse. Grands vestibules voûtés, coupole, disposition des masses résistantes, suppression des ouvertures secondaires accusent à l'envi son origine iranienne. L'influence romaine se lit dans l'appareil des voûtes, la disposition des archivoltes, le tracé des profils, dans le dessin et le modelé des têtes et des bas-reliefs. Toutefois les Romains ne paraissent pas avoir été utilisés à Hatra à d'autres titres que les Grecs ou les Égyptiens à Persépolis. Inspirateurs des travaux, ils ne furent jamais employés sur les chantiers comme ouvriers ou comme architectes, ainsi que le montre l'identité des marques d'ouvriers gravées sur les pierres de taille de Hatra, de Madère Soleïman et imprimées sur les briques susiennes des palais de Darius et d'Artaxerxès.

Quels seraient les auteurs de l'interversion des moulures des chapiteaux, et les inventeurs de ces oves à deux tons ?

Probablement les Parthes.

Il est naturel que les rois ou leurs vassaux, bâtissant des monuments à leur usage, aient eu la prétention de les orner à leur goût.

D'ailleurs, si les Scythes ne furent pas des constructeurs et des artistes, ils aimèrent tous à se parer de bijoux et eurent des joailliers indigènes. Or je retrouve dans ces oves serties une servile imitation des incrustations de gemmes qui sont la note caractéristique de tous les travaux de l'orfèvrerie scythe¹.

Il reste à expliquer la profusion des têtes humaines jetées, semble-t-il, sur les façades par un des sculpteurs les plus capricieux du moyen âge. Le Sus, les Yue-chis, les Tokharis assaillirent depuis la fin du troisième siècle avant notre ère les frontières de la Bactriane et de la Parthie et durent réveiller chez les Parthes des instincts mal éteints au contact des civilisations policées de l'Occident. Pourquoi ces masques étranges ne seraient-ils pas une image de ces têtes coupées que Timour Lang et les chefs tartares employaient avec une évidente satisfaction dans la construction de pyramides commémoratives et que les Mogols accrochaient en guise d'avertissement aux grandes portes des villes et des palais² ? Un souvenir des belles tueries, un regard vers le passé,

1. Ce fait connu des anciens (Strabon, XI, 8, § 6) a été mis en évidence par les découvertes des superbes bijoux qui ornent le musée de Saint-Pétersbourg.

2. Les Assyriens en usaient parfois de même. (Perrot, *l'Ass. et la Chal.*, p. 106, fig. 27.) Une tribu thrace était même désignée sous le nom caractéristique de *Sarapares* (en perse, *Sarah bar*, coupeur de têtes). Strabon, XI, 14, 14.

un vœu pour l'avenir suffisent à légitimer cette hypothèse. Le mélange même des types serait un argument nouveau. Au jour béni du massacre, jeunes et vieux, filles et garçons tombent sous le glaive des vainqueurs; le lendemain, quelques échantillons des victimes abattues sont étalés comme le plus réjouissant de tous les spectacles et le plus bel ornement de la maison du guerrier.

En résumé, l'édifice de Hatra rentre dans la grande famille des œuvres nationales de la Perse. Il fut construit par des Perses, soumis depuis quelques années avant notre ère à l'influence directe et constante de Rome et peut-être aussi à une pression exercée par la dynastie régnante.

Si l'on considère sans parti pris et sans idée préconçue le plan général des ruines de Hatra, on doit, ce me semble, arriver à l'identifier à celui d'un palais : cet ensemble formidable de fortifications, ces canaux, ces doubles enceintes devaient protéger une vie bien précieuse.

J'ai expliqué comment la nécessité d'étendre le plan en longueur et les lois de la construction avaient conduit l'architecte à juxtaposer de grands et de petits *talars*. Cette conséquence de principes inéluctables étant admise, il est aisé de retrouver dans les grandes lignes du monument toutes les divisions que comporte le palais oriental. Adossées à la muraille séparative de la cour rectangulaire, les chambres des officiers, des scribes, des soldats occupaient ce vaste labyrinthe dont on a peine à reconnaître les traces. Vis-à-vis de ce corps de logis s'élevait le palais. La salle du trône, l'*apâdana* A, se signale comme dans toutes ces demeures royales des Perses achéménides et sassanides par sa position bien caractérisée et bien apparente, par le même ensemble de pièces groupées dans le même ordre et comme à Sarvistan, comme à Firouz-Abâd, à Machita ou à Babylone par une pièce couverte d'une haute coupole, précédée d'un porche et flanquée de salles latérales. Sous une autre forme, je retrouve dans cette disposition la copie des grandes salles hypostyles de Suse et de Persépolis. J'ai expliqué le rôle constructif du couloir qui entoure la salle carrée : ce point étant compris, on s'explique que le roi ait profité de la galerie pour forcer toute personne arrivant du dedans ou du dehors à lui faire face quand elle était conduite en sa présence. Le couloir, ainsi disposé, avait en outre l'immense avantage d'isoler entièrement la salle du trône de l'air extérieur, d'entretenir un matelas mauvais conducteur autour de la salle

réservée au souverain et de le soustraire, dans la mesure du possible, aux influences atmosphériques. Je me suis expliqué à ce sujet.

L'apâdana, reconnaissable à la richesse de ses sculptures, à son ornementation soignée, à sa disposition spéciale, occupait donc toute l'aile sud, composée de la salle carrée A, de son porche C et des vestibules adjacents B, D. Restait comme *vithya* ou *biroun*¹ deux grand *hals* F, H accompagnés de galeries et de pièces annexes, affectées soit à la demeure journalière du roi, soit à l'installation de la chancellerie ou des grands officiers, et ayant par cela même un caractère moins solennel que la salle du trône. Quelques auteurs prétendent qu'un mur très bas coupait la façade en deux parties égales et séparait l'aile sud de l'aile nord. Je n'y contredis pas, cette clôture indiquait mieux le rôle particulier de chacune des deux grandes divisions de l'édifice.

Je ne m'arrêterai pas à faire observer que, dans aucune des deux ailes, on ne trouve la place du harem. Sauf le palais de la reine ou de la favorite, un harem royal, un *anderoun* est condamné, par sa destination, à un plan bien connu. Les principales femmes y occupent toujours des chambres isolées qui donnent à tous les *anderouns* un aspect de couvent. Tous ces petits appartements, d'autant plus nombreux que le roi est plus puissant, sont groupés autour d'une cour ou d'un jardin, compris dans une même clôture et commandés par une porte unique. Or rien de semblable n'apparaît à Hatra. Ces raisons ont d'autant plus de valeur, que le palais était mal défendu contre les regards curieux, accessible aux officiers, parcouru par les nombreux serviteurs du roi et que les Parthes, polygames invétérés, pratiquaient la reclusion des femmes avec une rigueur jusqu'alors inconnue².

Je ne pense pas non plus qu'il convienne, avec certains auteurs, de voir dans la salle carrée une chapelle particulière, sous le prétexte que le linteau est orné de figures singulières. Cette idée me semble d'autant plus difficile à défendre, que la présence des génies qui voltigent autour du porche C contraignent, par analogie, les mêmes archéologues à loger le gynécée dans les pièces du sud. La chapelle et l'appartement des femmes se trouveraient ainsi réunis côte à côte dans le même local : hypothèse bien difficile à défendre.

1. Voy. sur le sens probable de ces mots, *supra*, t. II, p. 21 et note 1.

2. Justin, XLI, 3. — Plutarque, *Crass.*, § 21.

En Europe, l'oratoire d'un palais féodal était parfois contigu à la chambre de la châtelaine; mais il n'en allait pas de même sur les rives du Tigre, dans ces contrées où les concubines ont souvent partagé avec les autres troupes des palais le droit de n'avoir pas d'âme.

Le monument de Hatra, bâti pour les monarques arabes qui régnaient sur la rive droite du Tigre, est donc un palais, entouré de la cité royale et placé dans un réduit spécial, suivant la formule assyrienne et perse. Ce palais, je crois l'avoir montré, demeure, malgré sa position géographique, une véritable construction perse; à ce titre il est d'un intérêt spécial, car le roi de Hatra, en parfait vassal, dut copier de plus ou moins près la demeure de ses suzerains. Copie bien précieuse aujourd'hui, étant donnée la disparition complète des originaux.

Faute de renseignements directs, je n'aurais guère à parler de la décoration intérieure des palais parthes, si Philostrate, qui vivait de l'an 172 à l'an 244 de notre ère, ne nous avait laissé dans la vie d'Apollonius de Tyane un roman historique qui est empreint dans son ensemble d'une couleur saisissante. Voici la peinture que nous fait Philostrate des palais où habitaient les derniers Vologèses ¹ :

« Le palais était recouvert de lames de cuivre qui reflétaient les brillants rayons du soleil. On y trouvait un quartier pour les femmes, des appartements affectés aux hommes et des portiques décorés en guise de peinture d'étoffes brodées d'or, encadrées de plaques d'argent resplendissantes et de revêtements d'or. Les sujets des broderies étaient le plus souvent empruntés à la mythologie grecque, reproduisaient des épisodes de la vie d'Andromède, d'Amymone et d'Orphée.... Ici Datis détruit, à l'aide de sa flotte, la ville de Naxos, Artapherne assiège Erectrie, Xerxès renverse ses ennemis, là on voit l'occupation d'Athènes, la bataille des Thermopyles et les épisodes les plus saillants des guerres médiques : les rivières entières taries par une armée altérée et disparaissant de la surface de la terre et le pont jeté sur la mer, le canal à travers l'Athos... Une chambre du biroun couverte d'une coupole, revêtue de saphirs à l'intérieur, brillait d'un éclat céleste. Sur le fond bleu des pierres s'enlevait, en or, l'image des dieux qui resplendissaient

1. *Vita Apollonii Tyan.* Ed. Olearius, Lipsiæ, 1709. — 1-25.

comme les étoiles dans le firmament. Là siégeait le roi quand il rendait la justice. »

Dans le revêtement extérieur de la coupole, je reconnais les plaques de cuivre qui habillent la tranche des briques utilisées encore de nos jours à la construction des dômes et des minarets des mosquées chiïtes, et donnent à ces saillies l'aspect de vieilles orfèvreries martelées¹; dans les images d'or et les parements de saphirs, une mosaïque exécutée en fragments de cristaux bleus et or. Quant aux broderies du porche, elles devaient appartenir à ces mobiliers drapés dont la place est si bien indiquée dans les palais achéménides et qui étaient passés de la tente sous le toit des édifices princiers. On demandait à la Perse des tapis restés sans rivaux, à Babylone les merveilleuses peintures à l'aiguille dont elle paraît depuis de longs siècles les habits des rois et des grands prêtres. Tissus bien admirables, car, après avoir franchi les déserts et les mers, ils arrivaient à Rome où ils servaient à revêtir les murs et les dallages des palais impériaux.

J'insisterai avec Philostrate sur le choix des sujets traités par les brodeurs babyloniens. Cet entraînement général de l'Orient vers les thèmes occidentaux n'est-il pas singulier ?

Peut-on l'attribuer à la dispersion des peintures grecques dans tout le monde ancien ? Les Grecs avaient-ils pris l'habitude d'envoyer des esquisses à Babylone et demandaient-ils, à la main si habile et au goût si délicat des Orientaux, de reproduire sur des tentures leurs tableaux préférés ?

En toute hypothèse, des princes assez intelligents pour faire profession de philhellénisme devaient être enclins à tendre leur palais de tapisseries semblables à celles qu'ils voyaient expédier tous les jours à Antioche, à Athènes et, plus tard, aux riches citoyens de la république romaine.

Le mobilier des demeures royales devait être assorti à la richesse de leur décoration et de leurs tentures. Un souverain divinisé pendant sa vie², révérendu après sa mort, le frère du Soleil et de la Lune, ne pouvait le céder en faste à aucun prince oriental. Sur les *takhtchés*, s'étagaient des coffres, des vases précieux, des statues d'or et d'argent; sur le sol et contre les murs s'empi-

1. C f. *la Perse, la Chaldée et la Susiane*, Jane Dieulafoy. — Mosquées de Chah Abdul-Azim, de Koum, de Kâzhemeine, de Kerbela, p. 139, 186-187, 588-589, 630-631.

2. *Θεία εὐραία* est le titre porté sur les médailles par la reine Mousa, l'épouse de Phraatacès.

laient d'innombrables coussins revêtus de housses de soie ou de cachemire mêlés à ces guéridons bas, les seules tables usuelles en Asie et chez tous les peuples dont les aïeux ont été nomades. Comme au temps des Achéménides, le droit à un siège élevé restait une des prérogatives du pouvoir suprême, une marque tangible de la distance qui séparait le roi des rois de tous ses sujets. Ainsi, voyons-nous le souverain parthe manger seul à une table élevée¹, tandis que ses ministres, ses officiers, les principaux d'entre ses secrétaires, accroupis dans l'attitude des chiens sollicitant un os de leur maître, épiaient le moindre de ses commandements. Au roi seul étaient également réservés les lits d'or². Quant aux formes et aux ornements des vases, des sièges royaux, des tables, des escabeaux, on pourrait peut-être les déduire avec quelque certitude des pièces similaires des mobiliers achéménides et sassanides, mais on ne saurait rien préciser à cet égard.

Warka, à l'époque où Babylone et Ninive exerçaient l'hégémonie sur l'Orient, paraît avoir été un de ces cimetières nationaux dont le souvenir s'est perpétué à Nedjef et Kerbela, à l'ombre des deux grands sanctuaires chiites où reposent Aly et son fils Hassan.

De tous les points de l'empire et pendant de longs siècles, on expédia des cadavres dans la nécropole qui occupait d'immenses superficies de terrain sur la rive gauche de l'Euphrate, à 240 kilomètres et au sud-est de la capitale de la Mésopotamie. Cette singulière coutume, fort en faveur sous les Achéménides, n'était pas tombée en désuétude quand les successeurs d'Arsace montèrent sur le trône de Parthie. Les travaux et les fouilles de Loftus³ ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Au nombre des sarcophages exhumés par le chef de la mission anglaise, il s'en trouve de l'époque parthe : les uns amoncelés en un même point, d'autres isolés dans des chambres décorées parfois avec soin. Ceux-ci étaient rares. Néanmoins, sir Kennett Loftus a eu la bonne fortune de découvrir un monument funéraire, sinon intact, au moins en assez bon état pour que son déblaiement ait fourni des renseignements nouveaux sur l'architecture des Arsacides. C'est à ce titre que je vais le décrire.

1. Posidonius, *Fragmenta Hist. Græc.* Coll. Müller, ap. Athen., *Deipn.*, IV, 13 ; p. 152, F et p. 153, A.

2. *Id.*, *loc. cit.*

3. *Travels and researches in Chaldæa and Susiana*, § 15 à 20. C'est aux chapitres très intéressants consacrés par sir William Kennett Loftus aux fouilles de Warka que j'emprunte les dessins des objets découverts dans la chambre funéraire.

La chambre funéraire de Warka mesurait environ 13 mètres de long, 12 mètres de large, et était encore revêtue sur 1^m,40 de haut d'un enduit de plâtre coloré.

La couverture, effondrée depuis de longs siècles, remplissait de ses débris mêlés à des fragments les plus divers tout l'intérieur de la salle. A côté de

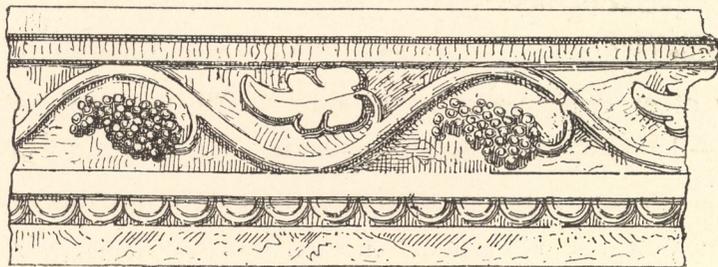


Fig. 11. — Frise de Hatra.

quelques objets en plâtre, s'en trouvaient d'autres exécutés en briques moulées, réunies entre elles par une mince couche de ciment et parfois violemment colorées.

Dans une première catégorie, je rangerai deux frises dont l'une est surmontée d'une moulure en forme de talon et décorée de griffons semblables à ceux qui

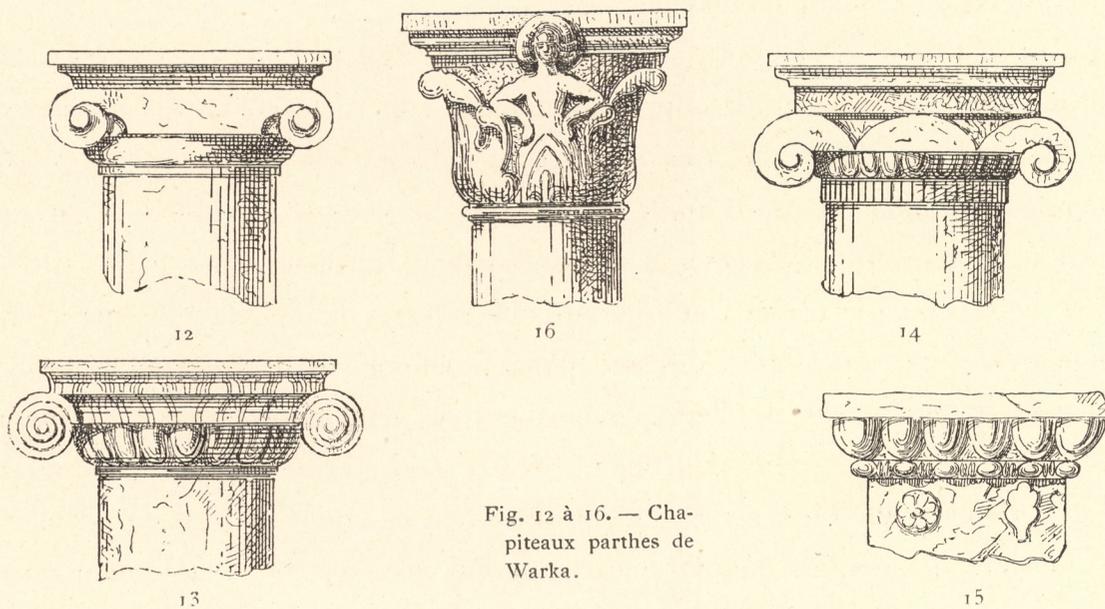


Fig. 12 à 16. — Chapiteaux parthes de Warka.

ornent le linteau de la porte de Hatra : la seconde (fig. 11) est ornée d'un cep chargé de raisins et de feuilles; puis trois chapiteaux ioniques plus ou moins déformés (fig. 12, 13, 14) et un couronnement de pilastre (fig. 15). Un quatrième chapiteau (fig. 16), beaucoup plus petit que les précédents, a de singulières analogies de style avec les couronnements des colonnes byzantines : quatre feuilles

d'acanthé s'élèvent le long de l'échine et soutiennent les angles de l'abaque; entre chacun des crochets on a modelé un personnage dont la coiffure ressemble à celle des rois représentés sur les monnaies parthes. C'est là, sans doute, une altération profonde des formes corinthiennes.

Il n'existait pas de fûts correspondant aux grands chapiteaux, mais le mur était plaqué, à la manière assyrienne, d'un grand nombre de demi-colonnes lisses à la base et cannelées sur la seconde moitié de leur hauteur. On avait peint, sur la partie unie, des chevrons rouges, verts, jaunes et noirs; les cannelures, alternativement rouges, jaunes et noires, tranchaient sur les listels blancs. Dans bien des cas, la base du fût était écartelée des quatre mêmes tons. Pêle-mêle avec ces différents objets, gisaient des bases de colonne et des fragments d'une seconde frise ornée d'une guirlande de feuilles de vigne et de raisins.

Ce premier groupe de débris présente, avec les motifs d'architecture provenant de Hatra et de Kingavar, des analogies trop complètes pour qu'il soit besoin des preuves tirées de l'étude des tombeaux et des monnaies pour leur assigner une date certaine.

Qui pourrait douter, en examinant ces déformations mal comprises des motifs caractéristiques de l'architecture grecque ou romaine — il est difficile de se prononcer tant le copiste s'est éloigné du modèle primitif — que les maîtres des œuvres de Warka, comme ceux des palais et du temple déjà décrits, sortaient de la même école. Malheureusement, il est aussi manifeste que les chapiteaux de toutes formes et de toutes dimensions, les griffons, les frises, amoncelés dans la chambre funéraire, ne proviennent pas d'un seul et même monument.

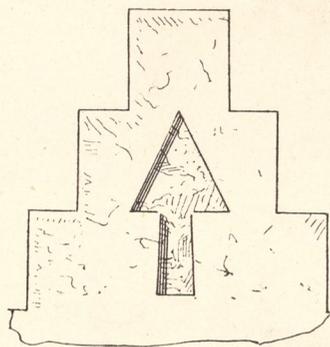


Fig. 17. — Merlon de Warka.

Ce défaut d'homogénéité enlève quelque intérêt à cette partie des travaux de Loftus, car, si l'on peut répondre de la date de tous les fragments grécisants, on ne saurait être aussi affirmatif quand il s'agit des motifs de style oriental trouvés dans leur voisinage. Tels sont ces merlons ornés en leur milieu d'une marguerite à six feuilles ou d'une archère en fer de lance (fig. 17) empruntée à l'architecture assyrienne, et ces cloisons ajourées (fig. 18, 19, 20, 21, 22, 23), encore employées dans la Perse moderne en fermetures d'impostes

ou de fenêtres. Il est probable, néanmoins, que frises et chapiteaux, volets découpés et crénelages, sont du même âge et représentent ceux-là l'apport occi-

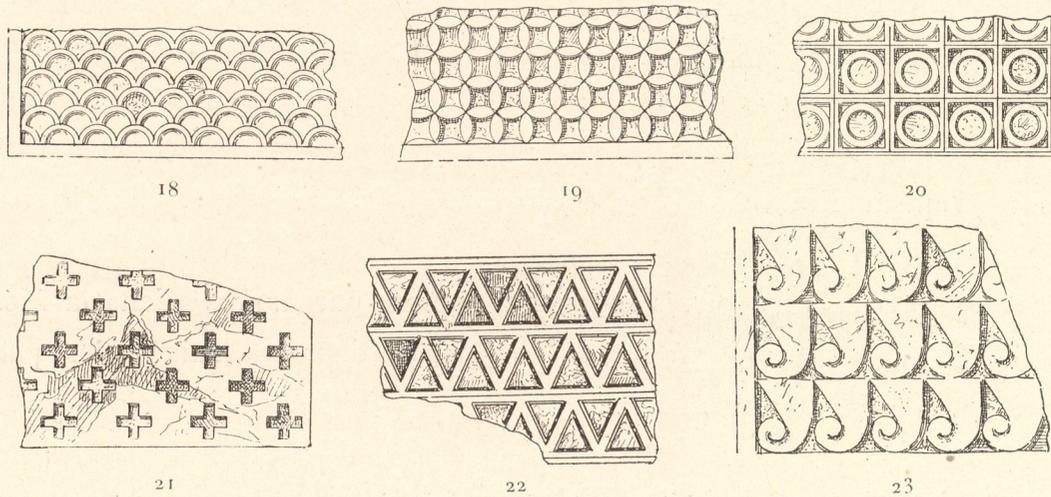


Fig. 18 à 23. — Cloisons ajourées de Warka.

dental, ceux-ci la tradition locale. Toute locale, également, est la polychromie répandue à profusion sur les colonnes et les lambris de la chambre funéraire.

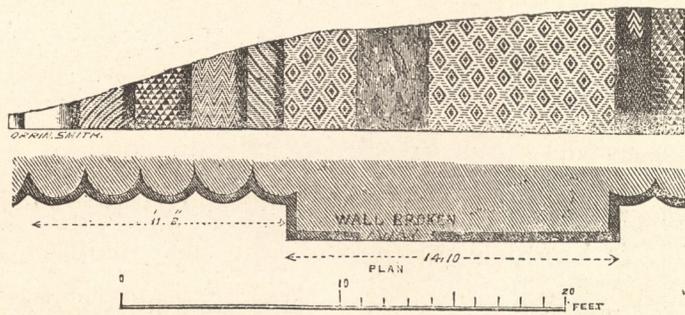


Fig. 24. — Élévation et plan de mosaïques, en terre cuite, de Warka (Loftus, *loc. cit.*, p. 188).

On usait en Assyrie de ces mélanges de tons heurtés, et pourtant harmonieux, qui deviendront d'un emploi usuel sur les rives du Bosphore et même en



Fig. 25. — Cône de terre cuite, grandeur naturelle (*Chal. and sus*, Loftus, p. 187).

Occident, le jour où Byzance aura tué Rome. Place et Layard avaient signalé les peintures murales de Khorsabad et de Kouïoundjik¹. Loftus lui-même

1. M. G. Perrot a réuni dans *la Chaldée et l'Assyrie (Hist. de l'art dans l'antiquité)* les exemples les plus caractérisés des peintures murales assyriennes (p. 290-292, 702-708).

avait trouvé, sur un monument chaldéen de Warka, le prototype des peintures décoratives de la salle parthe : les parements de l'édifice chaldéen étaient tapissés d'une mosaïque faite de cônes en terre cuite. Ces cônes, engagés par leur sommet dans un mortier de terre et de paille hachée, montraient leurs bases colorées en jaune, rouge et noir. Ils composaient des dessins géométriques analogues à ceux qui furent copiés, sous les premiers califes, et qui parvinrent jusqu'en France vers le neuvième ou le dixième siècle de notre ère.

Les cônes colorés, trouvés en grand nombre par Loftus¹ dans la Mésopotamie et par la mission française de Susiane dans les ruines des palais élamites, font remonter à une bien haute antiquité l'emploi de la mosaïque architecturale et l'usage des tracés géométriques; pourtant, un seul fragment d'édifice chaldéen présente des traces formelles de ce mode de décoration et de ce genre de dessin.

Combien de traditions nous sont ainsi cachées par l'injustice du sort qui a préservé ou pulvérisé sans mesure certains groupes de monuments.

La chambre funéraire renfermait encore quelques statuettes émaillées et dorées et des sarcophages de terre cuite couverte de sculptures en bas-relief;

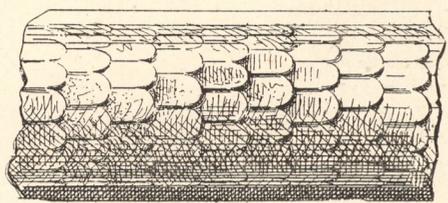


Fig. 26 et 27.

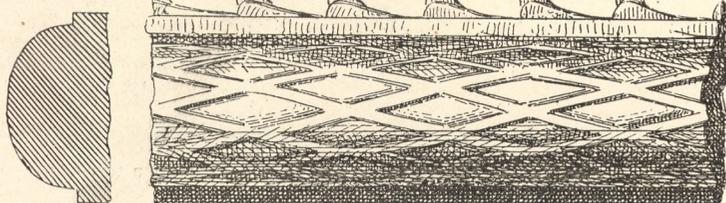


Fig. 28.

mais je puis, sans les décrire, clôturer l'inventaire du monument de Warka, car j'aurai occasion de parler d'une manière spéciale des rares sculptures parthes qui présentent un intérêt archéologique.

Je rangerai également dans les monuments parthes quelques débris de moulures et de têtes en ronde bosse, provenant d'un palais bâti au-dessus des ruines de l'apâdana susien d'Artaxerxès Mnémon (fig. 26, 27, 28). Les moulures, poussées en plâtre, sont couvertes d'ornements bien connus en Occident

1. Loftus, *Travels et recherches*, p. 187-188.

et rentrent dans la catégorie des décors d'origine gréco-persé; la tête (fig. 29) est une reproduction plus ou moins fidèle des mascarons placés autour des archivoltés et sous les chapiteaux du palais de Hatra (fig. 9).

Bien que les poteries, surtout quand elles sont à peu près brutes, ne soient pas, au même titre que les œuvres des architectes et des sculpteurs, des travaux artistiques, on ne saurait passer sous silence les urnes funéraires trouvées à Suse.

Ces poteries, comme le montrent toutes les pièces de monnaie découvertes dans ces nécropoles, appartiennent à la période parthe. Elles seront bientôt décrites et étudiées en détail (*Fouilles de Suse*, ouvrage en préparation). Je me borne pour l'instant à signaler leurs formes aussi élégantes que variées et la richesse d'un émail bleu que la chromolithographie sera impuissante à reproduire.



Fig. 29.